



HAL
open science

**Autour de l'industrie de la pipe et de la tabatière.
Innovations et échanges dans la tournerie entre l'Est des
Pyrénées et le Jura (XIXe- début XXe siècle)**

Gauthier Langlois

► **To cite this version:**

Gauthier Langlois. Autour de l'industrie de la pipe et de la tabatière. Innovations et échanges dans la tournerie entre l'Est des Pyrénées et le Jura (XIXe- début XXe siècle). Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude, 2019, CXIX, pp.79-94. hal-04745373

HAL Id: hal-04745373

<https://hal.science/hal-04745373v1>

Submitted on 22 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Bulletin de la SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES DE L'AUDE



TOME CXIX
2019

S E S A

AUTOUR DE L'INDUSTRIE DE LA PIPE ET DE LA TABATIÈRE. INNOVATIONS ET ÉCHANGES DANS LA TOURNERIE ENTRE L'EST DES PYRÉNÉES ET LE JURA (XIX^e- DÉBUT XX^e SIÈCLE)

Gauthier Langlois

La fabrication de petits objets de tableterie, de tournerie et boissellerie a longtemps constitué un revenu complémentaire des paysans des montagnes. Au XIX^e siècle, avec le passage de l'artisanat à l'industrie, le Jura a pris une position dominante dans la fabrication des peignes, des jouets ou des pipes. Mais une telle activité a existé aussi dans les Pyrénées où des Jurassiens sont établis dès le milieu du XIX^e siècle. En 1857, l'arrivée du chemin de fer dans l'Aude et l'invention de la pipe de bruyère dans les Corbières vont dynamiser cette industrie et renforcer ses liens avec celle du Jura.

Mots clés : Alet-les-Bains, Auriac, Belvianes, Bouleternère, bruyère, buis, Carcassonne, Gesse, Jura, Lagrasse, Lanet, Laroque de Fa, pipe, Oyonnax, peigne, Pyrénées, Puivert, tabatière, tableterie, tournerie, Saint-Claude, Saint-Paul-de-Fenouillet, Soulatgé, tabatière.

INTRODUCTION

La fabrication de petits objets de bois et matières similaires est désignée sous divers noms. On parle de tournerie quand le façonnage s'opère au tour, de tableterie quand on met en œuvre des matières premières plus riches que le bois telles que l'os, la corne ou l'ivoire, de peignerie pour la fabrication des peignes, enfin de boissellerie pour la fabrication de récipients et autres petits objets de bois. Toutes ces activités entretiennent des rapports étroits parce qu'elles mettent en œuvre soit les mêmes matières premières, soit les mêmes techniques, soit les mêmes artisans, soit encore les mêmes circuits de distribution.

Cet artisanat doit son existence, dans les Pyrénées, au buis et à la bruyère dont les variétés locales, comme le souligne en 1858 l'écrivain Blanchot de Brenas, atteignent des tailles considérables. Bois extrêmement dur et résistant le buis est utilisé depuis longtemps pour la fabrication de nombreux objets. Pour la fabrication de pipes on utilisa longtemps la racine du buis qu'on abandonna au cours du XIX^e siècle pour la bruyère arborescente ou *Erica arborea*. Cet arbuste qui pousse sur le pourtour méditerranéen peut atteindre, en quarante ans, six à huit mètres de haut. C'est la racine ou plus exactement un bulbe appelé broussin situé entre les racines et le tronc que l'on utilise pour la fabrication des pipes.

La tournerie a longtemps constitué un revenu complémentaire des paysans des montagnes. Au XIX^e siècle le Jura a pris une position dominante dans la fabrication des peignes, des jouets ou des pipes. Mais il ne faut pas oublier qu'une telle activité a existé aussi dans les Pyrénées, notam-

ment en Pays d'Olmes, Quercorb, Fenouillèdes et Corbières au contact des départements de l'Ariège, des Pyrénées-Orientales et de l'Aude. Si les processus industriels de cette activité sont connus, son histoire reste largement à faire dans les Pyrénées, les sources étant rares ou difficiles à trouver et les seules études centrées sur l'industrie du peigne¹. L'objectif de cet article est d'esquisser l'histoire de la tournerie pyrénéenne à travers l'exemple de la production de pipes et de tabatières dans ses rapports avec le massif du Jura, du Consulat aux années 1930.

DES ORIGINES ANCIENNES MAIS MAL CONNUES

La tournerie pyrénéenne repose sur un savoir-faire ancien. La fabrication de petits objets de bois, de corne ou d'os est attestée dans de nombreuses régions du monde depuis le paléolithique². Pour nous en tenir à notre région et à une période plus

-
1. Homs (A.), *Il était une fois le peigne : histoire du peigne à travers les âges et les départements (Ain - Aude - Eure - Ariège)*, Castres, Arlette Homs, 1994. Rives (G.), *Anciennes industries du Quercorb : jais, forge à la catalane, drap, peignes en bois ou en ivoire aux XVIII^e et XIX^e siècles à Sainte-Colombe-sur-l'Hers*, Toulouse, Association des Amis des Archives de la Haute-Garonne, 1997, 77 p. Maignon (C.), *Savoir-faire en vallée de l'Hers : les Peigniers*, Rapport remis à la Direction du patrimoine ethnologique, Ministère de la culture et de la communication, Puivert, Association de sauvegarde du château de Puivert (Aude), février 1990, 120 p. Evans (B.), « Du jais au peigne : culture technique, esprit d'entreprise et industrie en pays d'Olmes », *Archives ariégeoises*, n° 1, 2009, p. 159-186.
 2. Christensen (M.), Nejma Goutas (N.), Chauvière (Fr.-X.), « Os, bois, ivoire et corne : l'exploitation des matières dures d'origine animale », *Artefact*, n° 7, 2018.

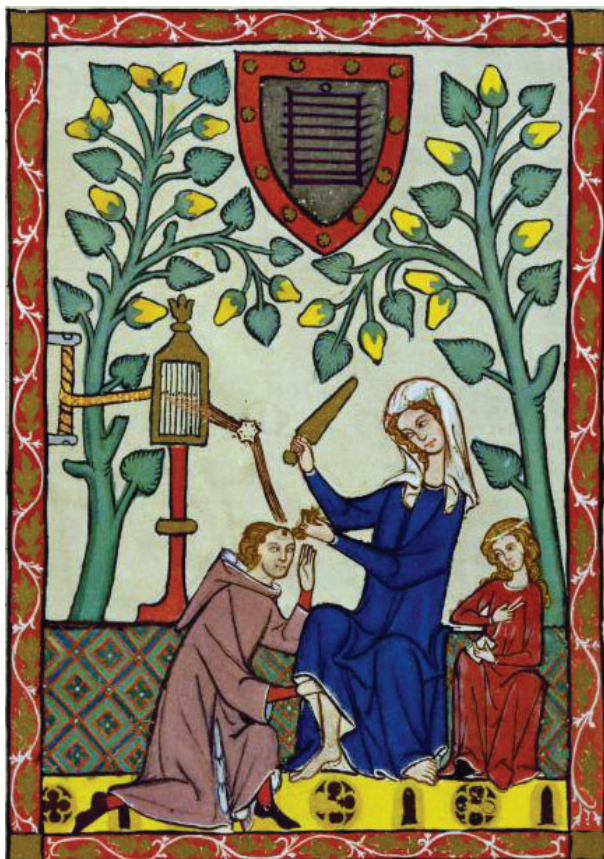


Fig. 1 : femme tissant un galon au peigne. Les tisserands utilisent deux types d'objets appelés peigne. Le premier, illustré ici, ressemble à une grille et sert à séparer en deux nappes les fils de chaines. Il est constitué d'une plaquette de la largeur du métier, dans laquelle est percée une série de trous par lesquels passe une nappe, et une série de fentes par lesquelles passe l'autre nappe. Le second type ressemble à un peigne de toilette et sert à tasser les fils de trame venant d'être tissés. Ici la dame tasse les fils non pas avec un peigne mais avec une sorte d'épée de bois avec laquelle elle menace le moine qui soulève sa robe. (Codex Manesse, Zürich, entre 1305 et 1340, Universitätsbibliothek Heidelberg)

récente signalons que les fouilles menées sur des sites archéologiques pyrénéens médiévaux comme Montségur ou Peyrepertuse ont mis à jour des objets de tabletterie réalisés en os ou en corne, les objets de bois ne s'étant pas conservés. Ces découvertes sont intéressantes d'un point technique ou artistique mais ne nous renseignent pas sur les producteurs et les lieux de production.

Ce n'est qu'à partir du XIV^e siècle que quelques rares textes témoignent de la production de peignes de tisserands (fig. 1) ou de toilette dans les Pyrénées et les villes de son piémont nord, ainsi que l'insertion de cette production dans le commerce régional et international. La fabrication de peignes par un berger issu de Cubières dans le sud des Corbières est attestée au début du XIV^e siècle en la personne du fameux Guilhem Bélibaste, connu pour être le dernier parfait cathare occitan. En effet celui-ci, dans son exil catalan de 1309-1321, avait pris l'identité

de Penchenier du nom occitan des peigniers³. Un autre *penchenier* connu est Peire Duran de Limoux, récompensé en 1373 pour une pièce de vers par le Gai consistoire de Toulouse⁴. À la même époque et au moins jusqu'au XVI^e siècle les *pencheniers* de Toulouse se fournissent en planchettes de buis dans les Pyrénées : haute vallée d'Aude, Pays d'Olmes, Comminges et Couserans. En 1416 vingt-quatre caisses de peignes de buis- ou de bois- provenant de Laroque-d'Olmes sont expédiées vers les Flandres, en contrepartie de draps du nord de la France⁵. En 1428 des peignes de même provenance sont expédiés à Genève⁶. Paul Cayla, dans son dépouillement des sources notariales audoises des XVI^e et XVII^e relève l'existence de peigniers dans la région de Rivel, Puivert et Chalabre. Le centre du marché de ces objets est alors à Limoux d'où des caisses sont expédiées vers le Roussillon et la Catalogne⁷. Enfin Pierre de La Planche, dans sa *Description des villes de France* rédigée au milieu du XVII^e, affirme qu'à Carcassonne : « le traffiq de la ville consiste en bons draps fins qu'on transporte jusques a Paris et aussy en tres bons peignes et autres ouvrages de buys »⁸.

Si la peignerie est attestée de manière continue en ville et zone rurale depuis le Moyen Âge, il n'en est pas de même de la tournerie proprement dite, sur laquelle les sources publiées sont presque muettes avant le XIX^e siècle. Tout au plus peut-on affirmer sa présence ancienne à Carcassonne. Trois carcassonnais nommés Tourneur ou Tournier (latin *tornerius*) figurent parmi les personnes qui prêtent serment au roi en 1228. Leur nom prouve implicitement l'existence de cette industrie dans la ville médiévale au moment de la formation des noms de famille, soit quelques générations plus tôt⁹. Quelques laconiques mentions des XVII^e et XVIII^e

3. Langlois (G.), « Bélibaste, l'imparfait », *Pays Cathare magazine*, hors-série n° 1, décembre 1997, p. 70-71.
4. Noulet (J.-B.), *Les Joies du gai savoir : recueil de poésies couronnées par le Consistoire de la gaie science (1324-1484)*, Toulouse, Édouard Privat, 1849, p. 25.
5. Wolff (Ph.), « Un article de commerce international : les peignes de buis du Plantaurel », *Bulletin de La Société ariégeoise des sciences lettres et arts*, 1985, p. 5-9.
6. Bernet (G.), « Le commerce des peignes de buis entre les Pyrénées et Toulouse au milieu du XVI^e siècle », *Archistra*, n°55, juin 1982, p. 35.
7. Cayla (P.), *Dictionnaire des institutions, des coutumes et de la langue en usage dans quelques pays de Languedoc de 1535 à 1648*, Montpellier, 1964, p. 546 et 550.
8. La Planche (P. de), *La description des provinces et villes de France*, manuscrits de 1640-1646 et 1669 conservés à la Bibliothèque du musée Condé à Chantilly. Seule la version de 1669 est en ligne. Le texte cité figure à la p. 378 de cette version.
9. *Mémoires de la Société des arts et sciences de Carcassonne*, tome I, 1849-1851, p. 243-252. Les noms de famille se forment dans la région à partir de la fin du XII^e siècle.

	Population	Tourneurs	Boisseliers	Tonneliers	Billardiers	Détailleurs de tabac
Argeliers	634	1	0	2	1	0
Azille	1509	1	0	2	1	2
Bize-Minervois	1019	1	0	0	1	3
Carcassonne	15178	24	2	6	12	15
Castelnaudary	9061	4	2	2	4	12
Caunes-Minervois	2091	1	0	1	2	4
Chalabre	2383	1	0	1	3	8
Coursan	1424	1	0	4	0	2
Cuxac-Cabardès	1047	3	0	0	0	3
La Cassaigne	678	1	0	2	0	2
Lagrasse	1236	2	0	3	1	4
Lézignan	1913	1	0	3	2	2
Limoux	5800	3	0	5	6	7
Pennautier	1203	1	0	3	0	2
Puivert	1800	1	0	0	0	3
Quillan	1627	2	1	2	3	4
Rieux-Minervois	1513	1	1	6	0	2
Sainte-Colombe-sur-l'Hers	1315	[5 peigniers]	0	0	0	0
Total		49	6	42	36	75

Fig. 2 : extrait de la statistique de 1807 : localités de l'Aude possédant au moins un tourneur permanent

siècles complètent notre documentation qui pourrait toutefois s'accroître par un long dépouillement des sources notariales et fiscales. Paul Cayla a relevé la présence d'un tourneur dans un acte notarié de 1619¹⁰ et La Planche évoque, outre la fabrication de peignes, celle d'ouvrages en buis sans autre précision. L'armorial d'Hozier de 1696 et un acte notarié de 1748 nous apprennent que les tourneurs formaient, avec d'autres métiers du bois et du bâtiment, l'une des 21 corporations de la ville¹¹. Leur nombre était donc notable sans être suffisant pour former une corporation indépendante, contrairement aux différents corps de métiers du drap totalisant le tiers des corporations. Dans les autres villes de la région, toujours d'après l'armorial d'Hozier, seule Toulouse comptait une corporation regroupant les seuls tourneurs et ceux-ci ne figurent pas dans la liste des corporations de Narbonne, Castelnaudary ou Limoux.

AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE, DE NOMBREUX PETITS ATELIERS

Les préfets Barante et Trouvé dans leurs ouvrages respectifs sur le département de l'Aude publiés en 1804 et 1818, nous livrent des informations précieuses¹². Trouvé affirme que la fabrication de peignes de bois remonte à Sainte-Colombe-sur-l'Hers à la fin du XVII^e siècle. Les ateliers de ce village auraient un temps été plus réputés que ceux de Rouen en Normandie, de Saint-Claude et d'Oyonnax dans le Jura et auraient conservé cette position si la principale matière première, le buis de grande section, n'avait pas commencé à se faire rare. Cela avait obligé les ouvriers de Sainte-Colombe à s'approvisionner assez loin. Ils se fournissaient alors pour un quart dans la forêt des Fanges en Haute-Vallée de l'Aude et pour le reste dans les Hautes-Corbières, à Castres, dans l'Ariège et les Hautes-Pyrénées et même, en petite quantité, en buis du Levant acheté à Marseille. Des peignes de moindre qualité étaient aussi réalisés en assemblage de buis de petite section ou dans d'autres bois : houx, alisier, cormier, poirier, érable et hêtre. Les peignes étaient vendus pour les deux

10. Cayla (P.), op. cit., p. 689 ; d'après Arch. Aude, 3 E 949.

11. « Les maîtres charpentiers, tourneurs, menuisiers, scieurs, sculpteurs et charrons » : Sivade (H.), *Armorial des communes du département de l'Aude*, Carcassonne, Archives départementales de l'Aude, 1996, p. 73. « Corps des maîtres maçons, charpentiers, menuisiers, tourneurs et plâtriers de la communauté de la Cité » : Mahul (A.), *Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne*, tome V, Paris, V. Didron, Dumoulin, p. 603.

12. Barante (Cl.-I. Brugière de), *Essai sur le département de l'Aude*, Carcassonne, G. Gareng, an XI. Trouvé (Cl.), *Description générale et statistique du département de l'Aude*, Paris, Firmin-Didot, 1818.

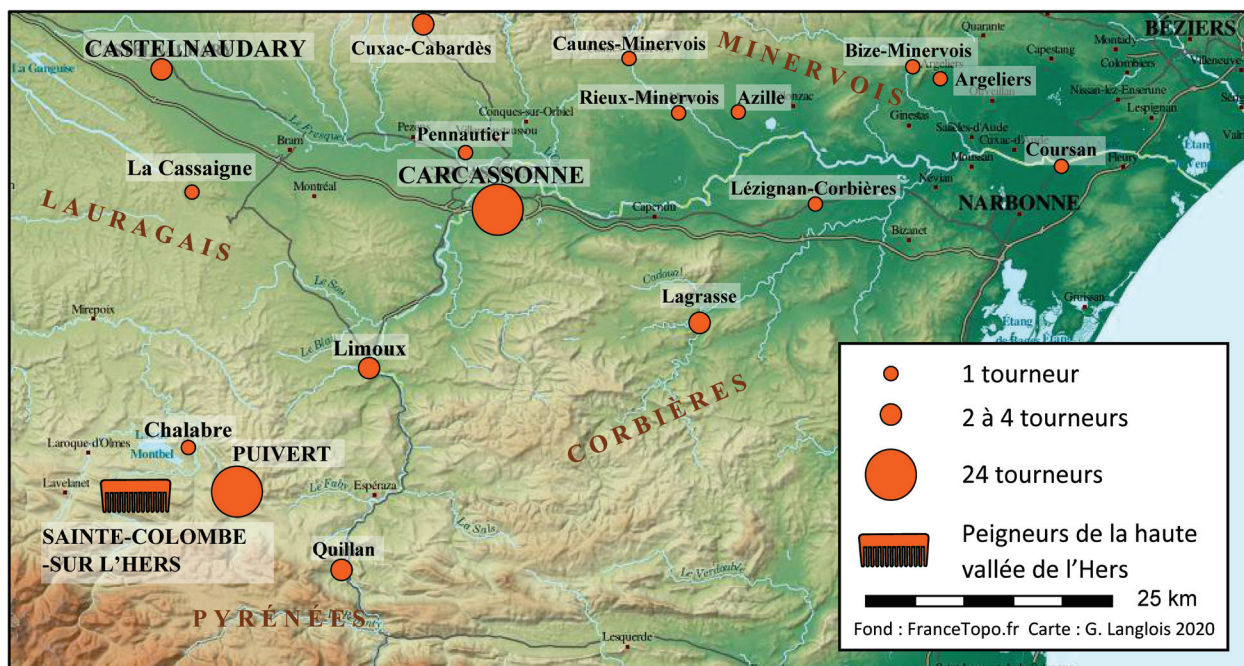


Fig. 3 : répartition des tourneurs et peigniers permanents de l'Aude d'après la statistique de 1807 et, pour Puivert et Sainte-Colombe-sur-l'Hers, les informations des préfets

tiers à l'étranger, principalement en Espagne et ses colonies d'Amérique, ainsi qu'en Méditerranée et en Afrique.

Trouvé décrit aussi la tournerie à Puivert, un village situé à moins de 10 kilomètres à l'est de Sainte-Colombe : « Dans la commune de Puivert, canton de Chalabre, 24 ouvriers tourneurs sont occupés à faire des sifflets, des flûtes, des fifres, des canules, des tuyaux à fausset pour tonneaux, des fuseaux, des pesons, des manches d'alêne, de lime et d'autres outils, des mortiers, des pilons, des cuillers à pot, des chandeliers, des jouets d'enfants, des instruments de filature et ustensiles de ménage. Ils emploient le buis, le hêtre, l'alisier, le frêne et autres bois durs que l'on tire des forêts de Puivert, Rivel et Nébias. Tous ces ouvrages se consomment dans l'intérieur. »

La statistique nationale de 1807 complète les informations réunies par les deux préfets (fig. 2 et 3). Le dépouillement des fiches communales permet, dans l'Aude, de comptabiliser 24 tourneurs à Carcassonne et 25 répartis dans le reste des villes et bourgs du département. La tournerie y apparaît comme une activité essentiellement urbaine. Mais la statistique ne comptabilise que le métier exercé à titre principal. Elle sous-évalue les métiers exercés principalement comme activité d'appoint. Ainsi Puivert n'apparaît là que pour un tourneur et Sainte-Colombe pour cinq peigniers alors que les préfets nous apprennent que ces localités comptaient respectivement 24 tourneurs et 120 peigniers. Les sources ethnographiques confirment que nombreux étaient les paysans qui se livraient à des activités d'appoints telles que la tournerie, en hiver et au

printemps, quand les travaux agricoles étaient au ralenti¹³. La statistique confirme donc l'importance, très ancienne, du pôle de Carcassonne, mais ignore pratiquement les zones rurales pyrénéennes.

Le rapprochement avec d'autres métiers permet de connaître quelques productions des tourneurs. Ils fournissaient notamment des peignes pour l'industrie textile, des robinets pour les ateliers de tonnellerie présents dans toutes les localités importantes de l'Ouest audois et des boules de billard pour les 36 billardiers ou fabricants de billards dont un tiers était installé à Carcassonne.

Les nombreux « détailliers de tabac » comptabilisés dans la statistique attestent d'une consommation très répandue du tabac à fumer ou à priser, aussi bien en milieu rural qu'en milieu urbain et donc de l'usage courant de pipes et de tabatières. Si la production de tabatières est attestée à cette date dans les tourneries audoises ou pyrénéennes, aucune source ne permet d'affirmer qu'on y produisait aussi des pipes en buis. Cette production y est néanmoins probable : elle est attestée dans le Jura à la même époque.

À quoi ressemblait la production des tourneries audoises ? le préfet Trouvé affirme : « On ne fabrique à Puivert que les ouvrages les plus communs qui sortent de la tournerie de Saint-Claude. Pour étendre l'activité de ce travail, il faudrait que les ouvriers cherchassent à se perfectionner et qu'on introduisît dans leurs ateliers le tour en l'air. S'ils allaient travailler dans les fabriques de Saint-Claude, de Nantua, d'Oyonnax, ils apprendraient à faire les étuis et les tabatières en bois avec cercles et doublures d'os, de corne et d'écaïlle, à peindre,

13. Matignon (C.), op. cit., p. 15.



Fig. 4 à 7 : quelques exemples de la diversité des productions de tournerie : étui à aiguille, tabatière peinte, pipe comtoise, peignes. Catalogue Gallet, Archives départementales de l'Aude

vernir et polir toute sorte d'ouvrages de tour. Ils agrandiraient leur genre d'industrie et tireraient un parti avantageux des buis nouveaux qu'on rebute dans la fabrique de peignes, et qui sont les plus recherchés par les tourneurs. »

Pour en savoir plus, fautes de sources locales, il faut chercher des éléments de comparaison du côté du Jura. Les Archives de l'Aude conservent précisément un curieux document provenant de cette région, intitulé « Prix courant des articles de la fabrique de Gallet frères d'Oyonnax pour le terme de 3 mois au comptant sous l'escompte de 3 pour 100 ». Il s'agit d'un catalogue formé d'un album peint d'objets de buis, de bois et de corne, suivi d'un tarif dans lequel on retrouve ces objets, mais aussi des articles de textile et de mercerie. Certains objets tels que les anneaux de rideaux sont vendus par 1000, ce qui montre que la clientèle était constituée de commerçants ou d'artisans et non de simples particuliers.

Les caractéristiques de ce catalogue permettent de le dater de la période du Consulat et plus précisément de l'année 1799 ou 1800¹⁴. C'est l'un des plus

anciens des rares catalogues manuscrits de tournerie conservés¹⁵. Il a appartenu à l'abbé Léopold Verguet qui en a fait cadeau à la bibliothèque de la ville de Carcassonne en 1884. Dans une note inscrite en tête du document l'abbé Verguet précise qu'il se souvient de l'avoir toujours vu dans la maison paternelle. Il en avait hérité de son père Alexis (fig. 8), ancien militaire jurassien qui s'était installé à Carcassonne en 1816 où il avait ouvert une brasserie. Lui-même en avait sans doute hérité de son père, Jean-Claude Verguet. Ce dernier, comme beaucoup de montagnards, cumulait une activité agricole et une activité artisanale et commerciale. Qualifié de laboureur, il exerçait aussi la profession de tailleur d'habits et négociant à Poids-de-Fiole ou Clairvaux-les-Lacs¹⁶. Et pour ces raisons devait s'approvisionner auprès de grossistes tels que les frères Gallet. Le catalogue a pu lui être confié, peu avant sa mort accidentelle en août 1800, par un voyageur de commerce de la maison Gallet¹⁷. À

14. Médiathèque Carcassonne aggro, ms 65 (en dépôt aux Archives départementales de l'Aude). Certains éléments renvoient à la fin de l'ancien régime : l'uniforme rouge à revers d'un officier, la boîte à savon en forme de montgolfière, aéronef dont le premier vol a lieu en 1783. D'autres à la période révolutionnaire. Les prix sont notés de façon décimale donc en Franc, monnaie instituée en 1795. Les personnages peints portent majoritairement un costume à la mode anglaise, mode qui se développe depuis le Directoire et se caractérise, par rapport à l'Ancien régime, par sa simplicité : les hommes portent une redingote, un pantalon ou une culotte, parfois un chapeau haute forme ; les femmes portent une robe-chemise dont la taille se situe au-dessous des seins. La présence de prêtres en soutanes et d'un moine caractérise la période de réconciliation avec l'Église catholique qui commence à la fin de l'année 1799 et se concrétise par le Concordat de 1801. Le *terminus post quem* du document est donc la fin 1799. Le *terminus ante quem* est donné par la mort du propriétaire du catalogue, Jean-Claude Verguet, le 21 août 1800 (voir plus loin). Merci à Dominique Waquet pour ses remarques sur les costumes.

15. Les autres sont conservés à Saint-Claude. Un catalogue de la période du Consulat d'un négociant, probablement Dessertine, donné par le pipier Vincent Coutier et conservé aux archives municipales. Un catalogue daté de 1807 en possession de la piperie Jeantet. Le catalogue réalisé par François Honoré Vuillard daté d'avant 1841 (Médiathèque ms 39). Le catalogue des pipes de Lucien Regad, fondateur de la maison Berrod-Regad, daté de 1893 (en possession de son arrière-petit-fils Jean-Paul Berrod). Merci à Véronique Rossi, directrice des archives et Jean-Paul Berrod pour les conseils et la documentation qu'ils m'ont fournis.

16. Jean Claude Verguet né le 29/09/1757 à Poids-de-Fiole, décédé le 21/08/1800 à Nogna. Sur la généalogie de cette famille voir Verguet (L.), *Titre de noblesse, généalogie et armoiries de la famille des Vanière*, Carcassonne, p. Labau, 1859, p. 21.

17. Dubois (E.), « Notice sur la ville d'Oyonnax et son industrie », *Annales de la Société d'émulation, agriculture, lettres et arts de l'Ain*, 1902, p. 114, nous donne les précisions suivantes sur la Maison Gallet dont il ignore manifestement l'ancienneté : « Enfin, cette époque (1820-1830) voit se fonder les premières maisons commerciales ; la maison Recordon qui disparaît vers 1832 ; la maison Gallet (1828-



Fig. 8 : Jean-Alexis Verguet, photographié par son fils Léopold vers 1863. Il tient une pipe de type germanique, avec un fourneau en écume de mer. (Coll. J.-Cl. Richard)

moins qu'il n'ait été lui-même un représentant de la maison Gallet, située à seulement cinquante kilomètres de chez lui.

Comme la fabrique de Puivert, la maison Gallet vendait ou fabriquait une multitude de petits objets. Pour s'en tenir aux seuls objets figurés on trouve pour les dames des accessoires de beauté tels que de nombreux modèles de peigne (fig. 7) et des boîtes à savonnette et tout le nécessaire pour coudre et tricoter : étuis à aiguille (fig. 4), fuseaux pour dentelle, bâtons à tricoter, boutons. Pour la maison des services de table : cuillères, fourchettes, poivrières et vinaigriers ; des écrioires (encriers), des robinets de tonneau. Pour les messieurs des pipes et tabatières (fig. 5 et 6). Sans oublier les jouets et instruments de musique : quilles, bilboquet, flûte, flageolet, fifre. Enfin des outils pour cordonniers et autres artisans : bisaiguës, astics, polissoirs... Dans le tarif figurent aussi affiquets, bombardes, bretelles, galons, dentelles, tissus divers, aiguilles et dés, couteaux de Saint-Étienne ou Montpellier... Si nous revenons aux indications de Trouvé, les productions de Puivert devaient ressembler par leurs formes à celles vendues par la maison Gallet

1834). MM. Recordon et Gallet sont, semble-t-il, les deux plus anciens négociants qui aient eu des voyageurs. Ces maisons ne vendaient pas uniquement le peigne, les autres produits de la région, boissellerie, tournerie, entraînent pour une bonne part dans leurs opérations commerciales d'ailleurs assez réduites ».

mais sans être aussi décorées. Pour les fabriquer les tourneurs de Puivert utilisaient des tours moins perfectionnés que ceux de Saint-Claude qualifiés de « tour en l'air ». Dans tous les cas on employait alors essentiellement des tours actionnés par la force humaine à l'aide d'une manivelle ou d'une pédale. Les ouvriers pouvaient ainsi travailler chez eux, à leur compte ou à façon au service d'un négociant fabricant¹⁸. Cette organisation du travail était comparable à celle de l'industrie textile.

Ainsi, jusqu'au début du XIX^e siècle des tourneurs sont présents dans toutes les localités importantes et fabriquent des objets très diversifiés pour une clientèle locale ou nationale. Les seules concentrations d'ateliers s'observent à Carcassonne et Puivert. Contrairement à la tournerie, l'industrie du peigne se concentre dans une petite zone, à la limite de l'Aude et de l'Ariège et s'insère dans le grand commerce international, en empruntant sans doute les circuits commerciaux de la draperie languedocienne.

L'ESSOR DES TOURNERIES HYDRAULIQUES (ANNÉES 1840-1860)

La fin du second Empire et les deux décennies qui suivent sont assez pauvres en documentation. Les statistiques industrielles audoises de 1811-1814 ne signalent que les principales tonnellerie et les fabriques de peigne de Sainte-Colombe¹⁹. Cette pauvreté des sources est partiellement comblée par l'*Almanach* de Sébastien Bottin et l'*Annuaire* de Firmin Didot, du moins quand ils commencent à s'étoffer. La fabrique de Puivert fait son entrée dans l'*Almanach* de 1822 sous l'appellation « Tournerie de Saint-Claude, sifflets, flûtes, fuseaux »²⁰. Cette tournerie audoise semble donc fabriquer des produits de nature et de qualité comparable à celles de ses homologues jurassiennes et peut-être a-t-elle suivi les conseils du préfet Trouvé en modernisant ses tours et en fabricant des objets plus raffinés. Pour cela elle avait la possibilité d'envoyer des ouvriers se perfectionner dans le Jura ou de recruter des ouvriers jurassiens. Seule une enquête onomastique et généalogique pouvait permettre de vérifier cette hypothèse. Mais un sondage dans le recensement de 1836 ne nous a pas permis de repérer, parmi les 41 tourneurs, les 4 couteliers et les 2 boisseliers de Puivert, des noms allogènes susceptibles de venir du Jura. Au contraire tous les artisans portent des noms occitans attestés localement depuis au moins le XVII^e siècle et absents du Jura au XIX^e siècle²¹. En revanche une recherche

18. Matignon (C.), op. cit., p. 16.

19. Archives de l'Aude, 6 M 1003-1104.

20. *Almanach* Bottin, 1822, p. 804.

21. Recherche effectuée sur la base de données Geneanet.

similaire sur Belvianes, localité de la Haute vallée de l'Aude, nous a permis de reconstituer le parcours de plusieurs tourneurs entre Pyrénées et Jura.

Pour commencer suivons Jean et Marcel Raffanel, fils d'un tisserand carcassonnais²². En 1826 Jean, alors âgé de 24 ans, est établi à Saint-Claude où il exerce la fonction de marchand. En 1841 les deux frères exercent dans cette ville le métier de scieur à mécanique. C'est-à-dire qu'ils réalisent, à l'aide de scies hydrauliques, des ébauches, pièces destinées à être tournées. À cette date Marcel, alors âgé de 23 ans, épouse Delphine Françoise Gauché, une jeune veuve, héritière d'un propriétaire sanclaudien. À la naissance de leur premier enfant, en janvier 1842, le couple est établi comme boulanger. Quelques mois après toute la famille est revenue dans l'Aude. Les deux frères, leurs parents, l'épouse et les enfants de Marcel sont domiciliés au moulin de la Doux à Soulatgé, au sud des Corbières. Les trois hommes y exercent le métier de fabricants de tabatières. Ils se sont donc servis des techniques apprises dans le Jura pour installer dans le moulin des machines mues par la force hydraulique. Après la mort du père, survenue en 1846, les deux frères s'installent à Belvianes dans la haute-vallée de l'Aude, où ils peuvent bénéficier d'une énergie hydraulique plus puissante et sur toute l'année. Ils y sont attestés à partir de 1849 comme tabletiers c'est-à-dire qu'ils sont capables de travailler des matières plus précieuses que le buis telles que la corne ou l'ivoire. Ces deux artisans se retrouvent là avec des tabletiers d'origine jurassienne. Il s'agit de François Honoré Monneret²³, marié en 1852 avec Marie-Louise Bès, héritière d'un propriétaire d'Espezet ; ainsi que du tourneur Jean-Pierre Lançon marié en 1861 avec une marchande nivernaise, veuve d'un propriétaire de Rennes-les-Bains²⁴. Jean-Pierre Lançon est avec Marcel Raffanel témoin du mariage de leur collègue Monneret. Quant à Jean Raffanel nous le retrouvons entre 1851 et 1857 au moulin de la Parade à Peyrolles.

Pour qui travaillent ces tourneurs et tabletiers ? Sans doute écoulent-ils une partie de leurs marchandises eux-mêmes et auprès de colporteurs.

22. Jean Raffanel (ou Raphanel) né le 27/01/1802 à Carcassonne, marié le 24/07/1825 à Saint-Claude, témoin du mariage de son frère dans la même ville, fabricant de tabatières à Peyrolles (1851-1857), négociant et fabricant de pipes (1863-†1874) à Saint-Claude. Jean Marcel Raffanel, né le 31/10/1808 à Carcassonne, épouse le 12/05/1841 à Saint-Claude, Jeanne Françoise Delphine Gauche, née dans cette ville le 13/07/1816. On suit les couples par les recensements et la naissance de leurs enfants à Saint-Claude, Soulatgé, Peyrolles et Belvianes.

23. Né à Lect (Jura) le 16/05/1823.

24. Né à Jeurre (Jura) le 16/01/1817. En 1856 il est établi à Puilarens (Aude) où sa première femme décède des suites de couches. En 1861 il est établi à Rennes-les-Bains où il épouse, le 14/11/1861, Marie Bonard née le 22 germinal an XIII à Nevers (Nièvre).

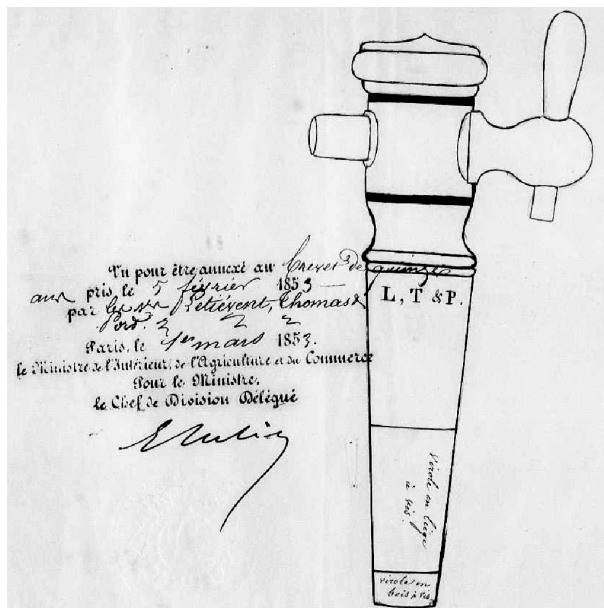


Fig. 9 : brevet de robinet de buis à virole de liège déposé en 1853 par Letiévent, Thomas et Port. La proximité avec la zone de production de liège des Pyrénées-Orientales a favorisé cette innovation qui assure une meilleure étanchéité. (INPI Base Brevets du 19ème siècle 1 BB 15548)

Mais ils travaillent aussi pour des marchands fabricants tel que le jurassien Joseph Letiévent. Celui-ci est en 1852 établi à Quillan, petite ville sur l'Aude en aval de Belvianes. Cette année-là il sollicite un passeport pour affaires commerciales à Barcelone²⁵.

La même année il apparaît sur un annuaire parisien associé avec deux autres personnes. Nous y lisons : « Letiévent, Thomas et Port, tabatières en buis doublées corne et écaille, tabatières en corne de buffle, couverts en buis et en buffle ; coulants de serviettes, coquetiers, marteaux à sucre, robinets (fig. 9), étuis, flageolets, bilboquets, toupies, hochets en os et buis, pipes, tuyaux, encriers, peignes, astics, biseigles, manches d'alènes et de broches, chausse-pieds, chapelets, etc. - [À Paris rue] Saint-Martin, 161 ancien, 213 nouveau, maison du café de Rouen ; fabriques à Saint-Claude et Jeurre (Jura), à Oyonnax (Ain) et Belvianes (Aude) »²⁶. Les Almanachs Bottin nous apprennent que les spécialités de la fabrique de Belvianes sont la tabletterie et les couverts en buis. Dans l'association Joseph Letiévent apporte sans doute la fabrique de Jeurre d'où il est originaire. François Port, qui réside à Paris, apporte le magasin parisien. Avec leurs quatre fabriques les trois associés possèdent une production très diversifiée qu'ils commercialisent à Paris, mais sans doute aussi en Espagne et dans les pays anglo-saxons via le port de Rouen.

25. Jean-Claude Joseph né à Jeurre (Jura) le 09/05/1809. Sa demande de passeport est du 11/09/1852 (Arch. nat., F/7/12211).

26. *Annuaire parisien : contenant 10 000 adresses des fabricants, négociants et commerçants les plus importants de Paris : guide des acheteurs*, 1853, p. 210.

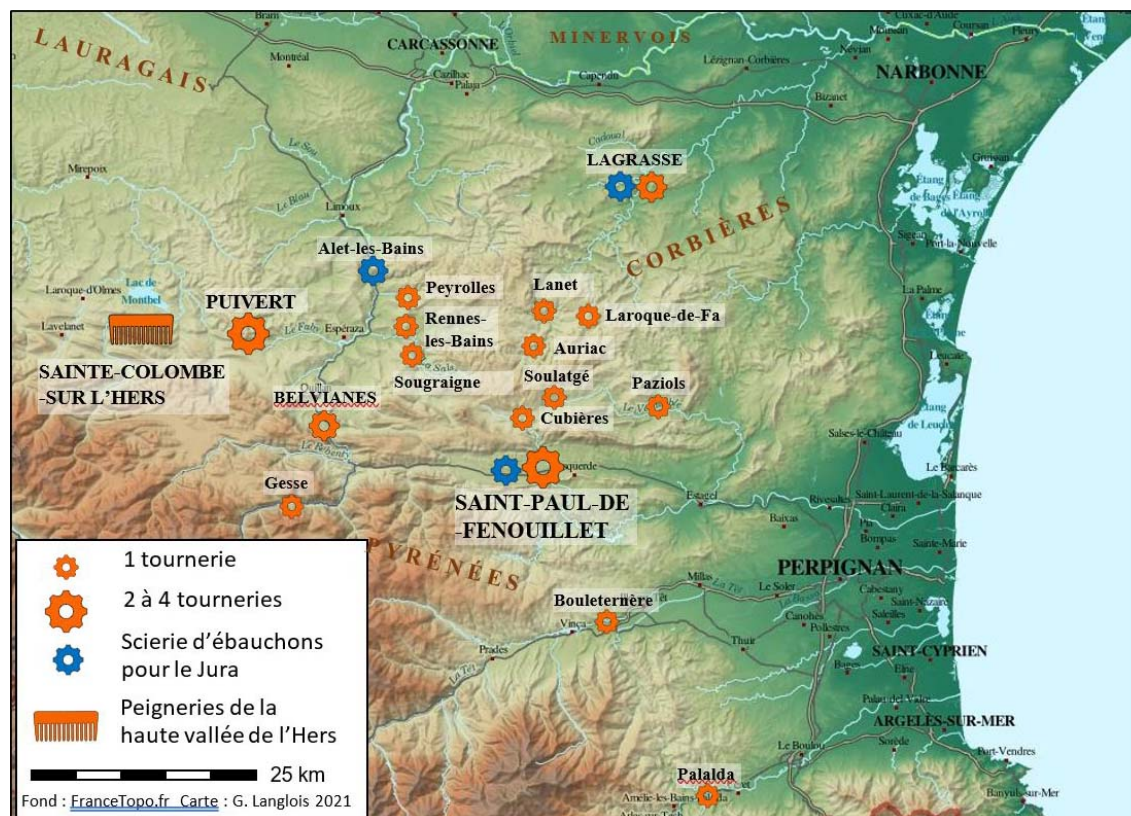


Fig. 10 : scieries d'ébauchons et tourneries de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, 1840-1900

En janvier 1858 François Port se sépare de ses deux associés pour former une nouvelle société avec un certain Hermann Carraz, ancien commis sanclaudien de la société Letiévent-Thomas-Port. La maison Port-Carraz conserve le dépôt parisien, la fabrique de Belvianes et une autre fabrique à Saint-Claude. Celle-ci produit des tabatières, des articles de luxe ou de fantaisie, des porte-cigarettes, le tout en corne de buffle, écaille, buis ou ivoire. Se rajoute l'année suivante une nouvelle tableterie à Gesse (Aude)²⁷.

Les industriels locaux sont aussi de l'aventure. À Saint-Paul-de-Fenouillet (Pyrénées-Orientales) la famille Bougnol-Andrivet qui exploite une filature et une fabrique de draps élargit son activité. En 1852 elle reconvertit une partie de ses installations hydrauliques pour fabriquer des services de table, des boules, des coulants de serviette et autres articles en buis²⁸. La tradition familiale, recueillie par le journal *l'Indépendant* en 1923, affirme que c'est la plus ancienne tournerie de la localité²⁹. L'année suivante le maire de la ville, Henri Busquet, producteur de sumac pour les corroyeurs et d'ébauchons pour la tournerie, en fait de même et produit des

tabatières et autres articles de buis. Trois autres tourneries ouvrent à Saint-Paul dans les années qui suivent. Et en 1857 une fabrique fonctionne à Lagraisse³⁰.

D'où vient la matière première de ces fabriques ? Les fabriques des Pyrénées pouvaient acheter directement le buis et d'autres bois aux paysans locaux. Mais pour répondre au marché jurassien des scieries fabriquant des ébauches se créent. Celle de Lagraisse, fondée par le meunier François Castans, fonctionne déjà en 1843. Les deux scieries de Saint-Paul-de-Fenouillet sont attestées à partir de 1849. Toutes produisent des « ébauchons » de buis destinés à la fabrication de tabatières dans les tourneries de Saint-Claude³¹.

Ainsi les années 1840-1850 se caractérisent dans la tournerie et la tableterie par la généralisation de l'emploi de la force hydraulique pour le fonctionnement des tours et des scies, ce qui permet un gain de productivité. Les nouvelles fabriques s'installent dans d'anciens moulins fariniers ou des foulons reconvertis pour faire face à la déprise de l'activité drapière. Ces fabriques se concentrent au plus près des ressources en eau et en bois dans une

27. L'acte de constitution de la société du 23 janvier est publié dans la *Gazette des tribunaux* du 29 janvier 1858, p. 4. La société apparaît dans *l'Annuaire et almanach* de 1859 p. 1438 et 1700, de 1860 p. 1440-1441, 1713.

28. *Annuaire* Firmin Didot 1853, p. 1849 ; 1854, p. 1427.

29. Santpanhòls (les), *L'épopée industrielle Saint-Paulaise*, Saint-Paul-de-Fenouillet, Association les Santpanhòl, 2017, p. 50. Merci à Jean-Marie Giraud pour son aide.

30. Mahul (A), *Cartulaire...*, t. II, 1857, p. 548 : « fabrique de tabatières en buis ; scieries de buis pour les fabriques de Saint-Claude (Jura).

31. *Annuaire* Firmin Didot 1844, p. 765 : « Lagraisse, scierie de buis pour les fabriques de Saint-Claude : Castans (Fois) ». *Annuaire* Firmin Didot 1850, p. 1649 : « Saint-Paul-de-Fenouillet, ébauches de tabatières en buis pour la tournerie de Saint-Claude : Busquet (H.). Peprats (F.) ».



Fig. 11 : ce catalogue daté de 1807 d'une maison de Saint-Claude illustre toute la diversité du marché de pipes avant l'invention de la pipe de bruyère. (Coll. Jeantet, Saint-Claude)

zone au tissu industriel ancien et dense comptant des forges, des scieries et des foulons (fig. 10). Les séjours d'ouvriers pyrénéens dans le Jura et l'installation d'ouvriers jurassiens dans les Pyrénées favorisent la transmission des innovations techniques ou artistiques entre les deux régions. Les associations entre patrons pyrénéens, jurassiens et parisiens permettent à la tournerie locale d'être pleinement intégrée dans les circuits commerciaux nationaux et internationaux. Enfin, l'ouverture, en avril 1857, de la ligne de chemin de fer Toulouse-Sète via Carcassonne et Narbonne facilite l'expédition des productions vers Paris et le Jura. Toutes les conditions sont réunies pour qu'à cette date une innovation décisive se développe et dynamise l'activité autour d'un produit jusque-là marginal tant dans les Pyrénées que le Jura : la pipe.

L'APPARITION DE LA PIPE DE BRUYÈRE, UNE INNOVATION DÉCISIVE (1856-1858)

Pour savoir ce qu'apporte la pipe de bruyère il faut connaître quel était le marché de la pipe dans la première moitié du XIX^e siècle. Les pipes de luxe étaient fabriquées avec un fourneau en écume de mer, un minéral venant de Turquie façonné en Autriche, ou un fourneau en porcelaine venant principalement des Pays-Bas et des pays germaniques (fig. 8 et 11). De telles pipes étaient assemblées dans le Jura. On trouvait aussi des pipes au fourneau en ambre ou en métal. Les pipes bon mar-

ché étaient fabriquées en racine de buis et autres bois comme on en produisait dans le Jura et les Corbières, ou encore en terre cuite moulée. Les pipes en céramique et écume avaient l'inconvénient de la fragilité. Celles de bois et d'ambre se consommaient en donnant un goût parfois désagréable³². Enfin les pipes en matériau non poreux n'évacuaient pas le jus qui se formait dans le fourneau.

L'emploi de la racine de bruyère a constitué une innovation technique décisive remédiant à tous les défauts des autres matériaux. Pierre Larousse, dans son *Grand dictionnaire* publié en 1874, en expose les qualités : « La pipe de bois ou de racine est celle des voyageurs, des chasseurs et généralement de tout individu obligé, soit par état, soit par circonstance, de marcher fréquemment et d'essuyer des heurts ou des chocs. La matière solide de ces sortes de pipes les met à l'abri des fractures auxquelles ne sauraient résister à l'occasion les pipes de terre. On fabrique des pipes en buis, en poirier, en palissandre, mais surtout en racine de bruyère. L'industrie des pipes en racine de bruyère a pris depuis quelques années une importance très grande au détriment de la pipe de terre et le développement de cette fabrication tend à s'accroître encore d'année en année. Entre autres avantages, cette pipe offre celui d'être bonne à fumer dès la

32. Un poète anonyme témoigne : « Il en est une encor, c'est la pipe en racine, / Qui sent le *Caporal* et la térébenthine ; / S'embrasant sur les bords, consumant à la fois, / Au profit des vendeurs, le tabac et le bois. » *Avis aux fumeurs sur la manière de culotter les pipes*, Lyon, impr. de Veuve Ayné, 1845.

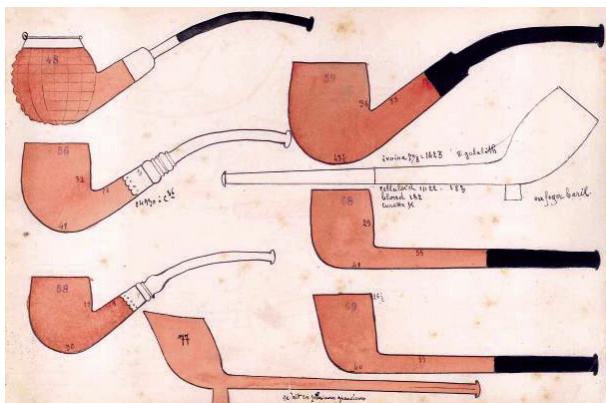


Fig. 12 : le catalogue de Lucien Regad de Saint-Claude en 1893 montre la pipe de bruyère dans sa forme classique la plus commune. (Coll. Jean-Paul Berrod, Saint-Claude)

première charge. Légère aux dents, défiant les chutes, incassable dans la poche, accessible à toutes les bourses, elle réalise une importante économie dans le budget d'un fumeur ; elle est la pipe du chasseur, du campagnard, de l'ouvrier (fig. 12). Seul entre tous les bois connus, celui de la racine de bruyère jouit de la propriété de ne point brûler au contact du tabac en combustion. Par l'usage, il se forme dans l'intérieur du fourneau une espèce de gangue qui en rétrécit la capacité, mais que l'on enlève facilement avec la lame d'un couteau »³³.

Plusieurs fabriques ont revendiqué d'être la première à avoir réalisé des pipes de bruyère. La fabrique Charles Courrieu à Cogolin prétend en fabriquer depuis sa fondation en 1802. Pour Pierre Larousse l'antériorité revient à la fabrique des sieurs Ganneval, Bondier et Donninger fondée à Paris vers 1851. Pour l'anglais Alfred Dunhill la première pipe aurait été fabriquée en 1821, par un paysan corse à la demande d'un pipier de Saint-Claude venu en pèlerinage dans l'île de beauté sur les traces de Napoléon³⁴. Plusieurs fabriques de Saint-Claude s'en disputent l'antériorité à des dates situées entre 1854 et 1858. À Saint-Paul-de-Fenouillet la mise au point de la première pipe serait l'œuvre du tourneur Bougnol-Andrivet. Celui-ci aurait emprunté l'usage de la bruyère à un berger des Landes qu'il aurait croisé dans les environs de Dax. Il serait aussi l'inventeur de la technique consistant à faire bouillir la racine pour en sortir les tanins et éviter que la pipe n'éclate³⁵.

Ces traditions racontent souvent de belles histoires mais ne constituent pas des preuves documentaires³⁶. Cependant la majorité d'entre-elles

s'accorde pour affirmer que la pipe de bruyère est originaire des Pyrénées et pour en attribuer la paternité à des bergers. Pour Vincent Davin, sous-directeur du jardin botanique de Marseille au début du XX^e siècle, l'industrie de la pipe de bruyère aurait pris naissance vers 1850 à Saint-Paul-de-Fenouillet³⁷. Larousse affirme que les premières furent fabriquées par les paysans pyrénéens pour leur usage personnel. Elles avaient dit-il, « une forme tout à fait enfantine et sauvage ; taillées au couteau, elles présentaient l'apparence d'une pyramide très allongée, à arêtes arrondies ou émoussées ; sur l'une des faces, près de la base, était creusé le fourneau, d'où un conduit aboutissait au sommet, aminci de façon à pouvoir être maintenu entre les dents »³⁸. Jules Ligier, collaborateur du négociant Gay de Saint-Claude et témoin de l'arrivée de la pipe de bruyère dans le Jura, confirme l'origine méridionale de cette pipe.

Selon son témoignage : « dans les premiers jours d'octobre 1858, un voyageur aux manières un peu exubérantes à l'accent méridional très prononcé, se présente un matin dans les magasins Gay aîné, place de l'Abbaye (...). Il venait faire ses offres de souches de buis, appelées communément broussins, que ce négociant achetait en assez grande quantité pour la fabrication de ses tabatières. Après avoir pris une commande de dix mille kilos de ces souches à livrer dans le courant de Novembre, parlé de la pluie, du beau temps ainsi que des vendanges dans le Midi, le sieur Taffanel, c'était lui, sort mystérieusement de sa poche un petit morceau de bois, taillée à six pans au moyen d'une scie, dans la forme d'un éteignoir le grand côté percé grossièrement avec une mèche, le petit côté avec un perçoir, et muni d'une tige de bambou formant embouchure. Voilà, dit-il une pipe dans laquelle un de mes amis berger dans mon village m'a certifié avoir fumé du tabac pendant plus d'une année et qui, vous voyez, n'est ni brûlée ni détériorée. Elle a été prise dans une souche de bruyère, semblable aux souches de buis que vous venez de me demander et qu'on trouve en abondance dans toute notre région. Monsieur Gay, qui s'intéressait vivement à tout ce qui concernait les articles de Saint-Claude, le questionna longuement. Il se fit remettre cinq autres morceaux de bruyère semblable, que le sieur Raffanel avait dans sa poche, et lui commanda deux sacs, soit environ dix grosses

Saint-Claude », *La pipe de bruyère : Saint-Claude : 1856-1956*, Saint-Claude, Imprimerie moderne du Courrier, 1956, p. 16-22. Elles ont été reprises par André-Paul Bastien, *La pipe*, Paris, Payot, 1973 et Gilbert Guyot, *Les pipiers français*, Paris, 1992.

33. Larousse (P.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, tome 12, 1874, p. 1046.

34. Dunhill (A.), *The Pipe Book*, London, A. & C. Black, 1924, p. 242-243.

35. Santpanhòls (les), op. cit. p. 50, d'après un article de *l'Indépendant* de 1923.

36. Ces traditions ont été pour la plupart compilées par Bernard Mermet-Maréchal (1921-2019), « Le Passé de la pipe et

37. Cité par Chevalier (A.), « Note sur l'*Erica Arborea* et sur l'emploi de ses souches dans la fabrication des pipes », *Revue de botanique appliquée et d'agriculture coloniale*, n° 74 et 75, 1927, p. 649-656 et 737-752.

38. Larousse (P.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, tome 12, 1874, p. 1046.

d'ébauchons pareils à expédier en grande vitesse avant la fin du mois. [Monsieur Gay] fit établir par la maison Saintoyant-Burdet des capsules en corne avec branche plate recourbée qu'il fit ajuster sur ces pipes, et se mit en voyage avec ces échantillons. Les dix grosses d'ébauchons [soit 1440 ébauchons] arrivèrent régulièrement avant la fin d'octobre. La maison les fit acheter et monter dans sa fabrique située au Plan du Moulin, sous le pont suspendu, et dans la dernière semaine d'octobre, elles partirent pour Paris, le Nord de la France et la Belgique. »³⁹

Le témoignage de Ligier peut être recoupé partiellement par d'autres sources. Le nom du fournisseur des ébauches fournit une indication précieuse. Ligier l'appelle d'abord Taffanel. C'est un nom du Minervois, région située au nord des Corbières entre Carcassonne, Béziers et Narbonne. Or dans cette dernière ville existe, selon l'annuaire de 1857, un marchand nommé Taffanel⁴⁰. Mais un peu plus loin il l'appelle Raffanel. Le négociant audois est donc plus certainement l'un des deux frères de ce nom établis comme tabletiers dans la Haute-vallée de l'Aude et plus particulièrement de Jean, qui exerçait déjà la fonction de marchand à Saint-Claude en 1826.

L'analyse de l'*Annuaire et almanach du commerce et de l'industrie* permet de préciser l'origine et la chronologie de l'apparition et la diffusion de la pipe de bruyère. Cet ouvrage annuel très volumineux permet de connaître les principaux tourneurs, fabricants et commerçants de pipes et leurs principales productions. Mais ceux-ci n'ont mentionné la pipe de bruyère dans leurs produits qu'à partir du moment où celle-ci est devenue à la mode. De plus les corrections étaient acceptées jusqu'au 1^{er} ou 15 octobre pour une publication en décembre avec le millésime de l'année suivante. Les informations de l'annuaire reflètent donc une situation antérieure de plusieurs mois voire de plus d'un an dont il faut tenir compte.

Dans l'annuaire 1857, publié en décembre 1856, la société des bois durcis Lepage à Paris affirme être spécialiste de pipes en « bruyère du Brésil »⁴¹.

39. Témoignage de Jules Honoré Ligier (négociant expéditeur de pipes, fils d'un quincaillier de Saint-Claude où il est né en 1841 et décédé en 1926) ; publié par Mermet-Maréchal (B.), « Le Passé de la pipe et Saint-Claude », *La pipe de bruyère : Saint-Claude : 1856-1956*, Saint-Claude, Imprimerie moderne du Courrier, 1956, p. 16-22. Repris par Yves-Vincent Genod, « La route de la bruyère », *Les Amis du vieux Saint-Claude*, n° 22, 1999, p. 10-12 et Bastien (A.-P.), *La pipe*, Payot, 1973, p. 117.

40. *Annuaire et almanach du commerce et de l'industrie, de la magistrature et de l'administration...*, Paris, Firmin Didot. (Issu de la fusion de l'Almanach Bottin et de l'Annuaire de Firmin Didot), 1857, p. 1440. Ce Taffanel apparaît comme vendeur de grains et farines mais les négociants diversifiaient souvent leurs produits.

41. *Annuaire et almanach...*, 1857, p. 582 [Paris] : « Lepage, société du bois durci, avenue de Clichy, 24, manches de couteaux, dos de brosses, pipes unies et ornées, lettres

Cette appellation jamais rencontrée ailleurs est peut-être destinée à rendre attractif un produit nouveau en lui attribuant une origine exotique, le Brésil, l'un des plus anciens pays producteurs de tabac. L'annuaire 1858 atteste de la commercialisation en 1857 de pipes en bruyère à Strasbourg et Paris par la maison Hochapfel frères⁴². Cette maison avait sa fabrique à Strasbourg mais comme elle ne vendait pas que sa propre production nous ne savons pas, pas plus que pour la maison Lepage, où étaient fabriquées leurs pipes de bruyère. L'annuaire 1859 nous fait connaître l'existence, en 1858, de sept fabriques : deux à Paris et les autres dans les Pyrénées, à savoir quatre à Saint-Paul-de-Fenouillet et une à Lanet⁴³. L'existence de cette dernière est attestée également par le témoignage de l'écrivain Blanchot de Brenas qui la visite en juin 1858 : « La merveille des environs de Lanet est une fabrique de pipes en bruyère et de tabatières en buis. Le site est délicieux. La maisonnette est blottie au bord de la rivière comme un nid de martin-pêcheur et sa roue babille au fond d'un val étroit, tapissé de gramin, tendu de vigne et tout blanc et tout rose sous les touffes des poiriers et des amandiers. L'Orbieu, l'*Orbiou*, pour parler comme les gens du pays, épandu en longues nappes ou jaillissant en mille cascates, fait tourner l'agreste turbine et remplit le paysage de murmure et de fraîcheur. Heureux fabricant de pipes ! Il a un jardin, des poules, une jolie femme, un gros petit enfant bien joufflu et devant lui, autour de lui, l'oasis le plus fleuri des Corbières. L'industrie des pipes et des tabatières est la seule de ces pauvres contrées : elle équivaut à l'absence de tout commerce. »⁴⁴

Parmi les autres fabriques pyrénéennes, évoquons celle des frères Salvat à Saint-Paul-de-Fenouillet. Elle est connue grâce aux recherches de Yves-Vincent Genod⁴⁵ que nous avons complé-

d'enseignes, etc., spécialité de pipes en bruyère du Brésil. » Précisons que la bruyère ne pousse pas aux Amériques.

42. *Annuaire et almanach...*, 1858, p. 1933 [Strasbourg] : Hochapfel frères, pipes en racine d'Ulm et de bruyères, pipes d'Allemagne et autres articles de fumeurs, dépôt à Paris, rue de Cloître Saint-Jacques, 8.

43. *Annuaire et almanach...*, 1859, p. 816 [Paris] : « Briet, manufacture de pipes en racine de bruyère, assortiment d'articles pour débits de tabac, Malte, 32. Seifferheld et compagnie, fabrique de pipes en racine de bruyère, Guérin-Boisseau, 9 » ; p. 1436 : « Lanet : Tabatières et pipes de bruyère (fabrique) : Laffont jeune ; p. 1953, « Saint-Paul-de-Fenouillet : Services de table, boules, pipes en bois de bruyère, coulants de serviettes et autres articles en buis (fabrique de) : Bugnot-Andrivet, Bugnot cadet, Poncet, Salvat frères. »

44. Langlois (G.), « Blanchot de Brenas, l'inventeur du « Curé de Cucugnan », son voyage à Carcassonne et dans les Corbières en 1858 », *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, tome CXV, 2015, p. 91-106. Cette partie du récit est publiée dans la *France littéraire, artistique et scientifique* du 23 avril 1859.

45. Genod (Y.-V.), « La route de la bruyère », *Les Amis du vieux Saint-Claude*, n° 22, 1999, p. 10-12.



Fig. 13 : Cette carte postale du début du XX^e siècle montrant le triage des broussins devant la fabrique de Bouleternère, témoigne du caractère très artisanal de la production de pipes dans les Pyrénées. (Coll. Jean Tosti)

tées. Quand il se marie en 1851, Ambroise Salvat est un jeune tourneur en buis âgé de 21 ans⁴⁶. Son père Pierre est alors cultivateur mais à la naissance de son fils il était berger. Le père serait-il l'un de ces paysans pyrénéens évoqués par Pierre Larousse comme étant les inventeurs de la pipe de bruyère ? Nous pouvons tout au moins constater qu'en 1858 ses enfants Ambroise et Baptiste possèdent l'une des quatre fabriques de pipes de bruyère de Saint-Paul, où ils s'étaient associés en décembre 1857 avec deux autres pipiers⁴⁷. Mais les deux frères, souhaitant développer davantage leurs affaires, ne restent pas dans leur village natal. Nous retrouvons Ambroise Salvat négociant à Paris en 1861, puis fabricant de pipes dans le Var entre 1861 et 1865. Il est alors installé sur l'île du Levant où la bruyère est abondante et commercialise ses pipes par la maison Ulysse Courrieu de Cogolin. Entre 1870 et 1880 il est négociant à Saint-Claude. Il a abandonné son premier métier de tourneur pour se lancer dans le négoce des ébauchons, fondant une affaire que ses descendants poursuivent jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Puis, laissant ses fils aînés à Saint-Claude, il revient dans son département d'origine, les Pyrénées-Orientales. De 1880 à 1882 il réside à Palalda dans la vallée de la Tech où il possède une scierie et une fabrique de pipe⁴⁸. Quant à Baptiste Salvat, il s'installe en 1880 en Corse où il crée une fabrique d'ébauchons.

46. Né le 21/04/1830 à Saint-Paul où il épouse le 30/09/1851 Rose Mérou, héritière d'un couple de cultivateurs de Maury.

47. Par acte du 25 novembre 1857, déposé le 2 décembre, Ambroise Salvat, Raymond Goize fils et Emmanuel Lacreu s'associent sous la raison sociale Salvat. *Le Journal des Pyrénées Orientales*, 12/12/1857, p. 4.

48. Il y marie deux de ses filles, les 03/01/1880 et 16/09/1882. Le 09/09/1882 il sauve un enfant sur le point de se noyer dans le Tech, fait pour lequel il est récompensé. *Journal officiel de la République française. Lois et décrets*. 23 décembre 1882, p. 6884.

Évoquons encore le parcours d'une dernière famille de Saint-Paul, celle des Vassas. En 1853 Frédéric Vassas est tourneur à Saint-Paul⁴⁹. En 1860 nous le retrouvons à la tête de la fabrique d'ébauchons de Cogolin dans le Var. Après sa mort l'affaire est reprise par ses trois fils dont l'un, Antonin, s'installe à Saint-Claude, au plus près de la clientèle.

Une scierie d'ébauchons de bruyère fonctionne aussi dès 1858 à Alet dans la haute vallée de l'Aude. Elle possède un représentant à Paris. Des ébauchons sont également commercialisés dans la capitale par le catalan Prax. Associé à Perpignan au fabricant de papier à cigarette Bardou, il se fournissait sans doute non loin à Saint-Paul-de-Fenouillet⁵⁰.

L'ensemble de ces faits concorde pour affirmer que l'industrie de la pipe de bruyère est née dans les Pyrénées. Les premières pipes commercialisées en 1856 ont probablement été réalisées dans les tourneries de Saint-Paul-de-Fenouillet ou Belvianes. Ce sont encore des habitants issus de ces deux villages qui ont développé et dominé le marché des ébauchons de bruyère. Le récit de Jules Ligier attribue l'arrivée la bruyère dans la société Gay de Saint-Claude au négociant audois Raffanel. Mais une autre société, la maison Port-Carraz, n'avait pas besoin d'un tel intermédiaire

49. Né le 13/06/1821 à Saint-Jean-de-Buèges (Hérault), décédé le 01/03/1879 Le Muy (Var), marié le 14/04/1853 à Saint-Paul.

50. *Annuaire et almanach...*, 1859, p. 816 [Paris] : « Calmettes (Philippe), représentant Gabarron frères et compagnie, fabrique d'ébauchons de bois de bruyère, à Alet (Aude), Bertin-Poirée, 13. Prax (L.) et compagnie, ébauchons pour pipes de bruyère, Martel, 18. » Le même Prax apparaît p. 786 et 1100 comme fabricant de papier à cigarette et p. 1952 comme banquier associé à Perpignan avec un des membres de la famille Bardou.



Fig. 14 : cette carte postale du début du XX^e siècle montre que les piperies de Saint-Claude conservent aussi un caractère très artisanal

puisqu'implantée à la fois à Belvianes, à Paris et à Saint-Claude. D'autres maisons ont pu découvrir la bruyère à la foire de Beaucaire comme l'affirment certaines traditions. Car cette foire, la plus importante du sud de la France, permettait aux fabricants et négociants de toute l'Europe de se rencontrer. Ce qui est certain c'est que le développement de la pipe de bruyère fut très rapide. Deux ans après son apparition dans les circuits commerciaux elle est fabriquée dans quatre régions de France et expédiée dans le monde entier. Deux ans de plus c'est plus de vingt fabriques françaises qui apparaissent dans l'annuaire. Voyons maintenant quel a été l'impact de ce succès dans les Pyrénées et le Jura.

UN DÉVELOPPEMENT MODESTE DANS LES PYRÉNÉES, CONSIDÉRABLE DANS LE JURA

Dans les Pyrénées l'exploitation du buis et de la bruyère constituait un revenu complémentaire pour les paysans qui vendaient leur récolte aux fabriques (fig. 13) et gardaient les branches de bruyère pour fabriquer des balais. Au début du XX^e siècle, selon les témoignages de Marcel Baillat à Cucugnan et Robert Burgat à Montgaillard, les paysans parcouraient la garrigue à la recherche des « boules » de buis, ces renflements que font les racines à l'endroit du collet. Ils les déterraient à la pioche, puis, d'un grand coup de fer, les extirpaient du sol. Ils allaient les vendre à Saint-Paul de Fenouillet où un atelier en tirait de menus objets : petits ustensiles de ménage, pichets, toupies⁵¹.

Le buis et les souches de bruyères étaient triés (fig. 13) puis débités en ébauches à l'aide d'une

scie mue par une roue hydraulique. Les ébauches de bruyère étaient ensuite trempées et mises à bouillir pendant plusieurs heures dans une grande cuve. Cette opération était nécessaire pour éliminer les tanins. Elles étaient ensuite séchées lentement pour éviter qu'elles ne se fendent.

Seule une minorité d'ébauches étaient façonnées dans les tourneries locales. Des scieries de Lagrasse et de Saint-Paul de Fenouillet partaient des chargements d'ébauches que des charretiers venaient chercher sur place pour les usines de Saint-Claude. Selon le témoignage de Charles Alquier, né en 1907 à Lagrasse, « régulièrement, un attelage portait ces ébauches dans le Jura et revenait une semaine plus tard, le chariot rempli de produits et provisions achetées sur le parcours, pour les lagrassiens. »⁵²

En effet, dans les Pyrénées comme dans d'autres régions, les fabriques de pipes de bruyères s'étaient multipliées. Outre les établissements déjà cités : les quatre de Saint-Paul-de-Fenouillet, ceux de Belvianes, Lagrasse et Lanet, signalons celui de Laroque de Fa installé dans un ancien moulin foulon avant 1861⁵³. Un moulin a fonctionné à Paziols jusqu'en 1902 et un autre fonctionnait encore à Auriac en 1907 tout comme celui de Laroque-de-

52. Poudou (F.), *Canton de Lagrasse. Opération Vilatges al país* ; Narbonne, Fédération audoise Léo Lagrange, 2014, p. 64.

53. Mahul (A.), *Cartulaire...*, t ; III, 1861, p. 428 : « Notes statistiques sur La Roque de Fa (...) Trois moulins sur l'eau, dont un servant à la fabrication des tabatières de buis. » Langlois (G.), « Laroque de Fa », *Communauté de communes du Massif de Mouthoumet*, Narbonne, Vilatges al país, 2010, p. 305. Le Pont aqueduc (appelé Pont du Turret) situé dans le village, permettait d'alimenter le moulin d'en haut ou de la ville. Cet ancien moulin foulon avait été reconverti en tournerie où l'on fabriquait des pipes en racine de bruyère et des boules de buis.

51. Poudou (F.), *Canton de Tuchan et communauté de communes des Hautes-Corbières*, Narbonne, Vilatges al país, 2003, p. 175.

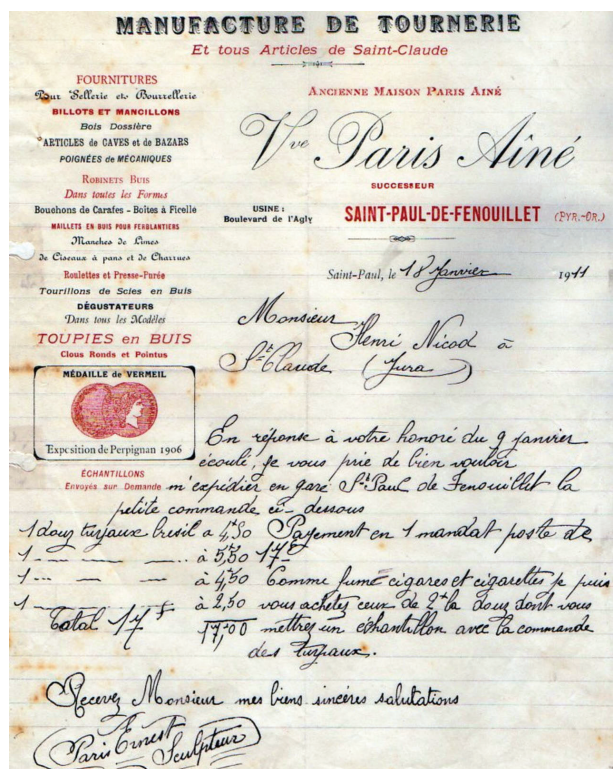


Fig. 15 : bon de commande de la tournerie Paris aux établissements Nicod de Saint-Claude, 1911. (Source : site Delcamp)

Fa⁵⁴. La croissance avait permis l'élévation sociale des tourneurs. Des ouvriers, enfants de petits paysans, étaient devenu des entrepreneurs prospères et épousaient des filles de propriétaires. Tel était le cas des Monneret-Bès ou des Raffanel que nous avons déjà évoqués, mais aussi des Paris qui fabriquaient des boules cloutées à Cubières avant de s'installer à Saint-Paul. Mais leurs établissements sont restés modestes. L'industrie de pipe pyrénéenne n'a pas connu l'ampleur de celle du Jura (fig. 14). À Saint-Claude les tourneries qui fabriquaient une grande diversité d'objets se sont spécialisées dans la production de la pipe qui y a considérablement développé l'activité industrielle. Auguste Chevalier, qui écrit en 1927, affirme que cette industrie emploie dans la ville et suivant les moments de l'année entre 4 000 et 10 000 ouvriers. Sur la production mondiale de pipe de bruyères qu'il estime à près de 9 millions par an, les deux-tiers proviennent de Saint-Claude⁵⁵.

Dans le Jura comme dans les Pyrénées, les premières pipes étaient des produits d'entrée de gamme. En 1874 Larousse oppose les pipes de pacotille bon marché fabriquées à Saint-Claude à celles de Paris très soignées et d'une grande diversité. Mais les deux régions de montagne connaissent

54. D'après les notices publiées au dos de la série des cartes postales doubles de l'Aude réalisées par Michel Jordy vers 1907. À Aurillac la fabrique de pipes et d'objets en bois sculpté appartenait à Marius Pech.

55. Chevalier (A.), « Note sur l'Erica Arborea... ».



Fig. 16 : publicité pour les boules à jouer de la manufacture Augustin Paris, années 1920-1930

une montée en gamme comme celle décrite par Larousse pour l'ensemble de cette industrie : « L'art s'introduisit, dans cette fabrication ; des ornements et des emblèmes furent sculptés sur les fourneaux des pipes ; on fit ensuite des têtes de fantaisie ; on arriva même jusqu'aux têtes historiques, qui jouirent pendant un certain temps d'une grande vogue dans le public. Ainsi, on ne saurait imaginer le nombre prodigieux des têtes de Thiers et de Gambetta qui se vendirent en 1871, 1872 et 1873 ; cela se chiffre par milliers. »

Cette montée en gamme est attestée dans les Corbières avant la Première Guerre mondiale. En 1910 le sculpteur Ernest Paris de la maison Paris à Saint-Paul, se fournit en tuyaux ou bouts de pipes en corne auprès des établissements Nicod de Saint-Claude (fig. 15). Il produit donc des pipes sculptées adaptées à un marché de milieu ou haut de gamme, tout comme son collègue pipier d'Aurillac.

La période qui suit la Première Guerre mondiale est moins favorable à la piperie française qui doit notamment faire face à la concurrence étrangère, particulièrement celle des États-Unis ; à l'épuisement des ressources en bruyère qui oblige les pipiers à se ravitailler plus loin en Espagne et en Afrique du Nord et enfin au développement de la cigarette. Cela se traduit, pour les Pyrénées, par la disparition progressive de la production pipière. Au début des années 1930 les tourneries de Saint-Paul-de-Fenouillet emploient de nombreux ouvriers. La plus importante est sans doute Monneret-Bès avec ses usines hydrauliques de Belvianes et Saint-Paul. Elle est tenue par les descendants du tourneur jurassien et de son épouse, mariés en 1852 à Belvianes. Viennent ensuite la maison Coulet puis Signole, fondée en 1860, la maison Pierre Rapidel fondée en 1869 et enfin la maison Paris puis Paris et Mournet puis Boy et Mournet qui possède une usine hydraulique depuis 1875. Toutes ces fabriques produisent une grande diversité d'articles à la fois pour le marché national et local. Mais la pipe est devenue pour elles au mieux un produit marginal. Aucune des tourneries de Saint-Paul ne la mentionne dans la longue liste de leurs articles figurant

sur leur papier entête. Pourtant la maison Paris en fabrique en petit nombre mais son produit phare est la boule de pétanque cloutée (fig. 16), tout comme la maison Rapidel. La fondation, en 1876, d'une manufacture de sabots et galoches, la maison Charles Pascal, puis Pascal frères et B. Bougnol, préfigure l'évolution de l'industrie locale qui abandonne la tournerie. Après la seconde guerre mondiale la maison Monneret-Bès se reconvertit dans la fabrication puis la vente de chaussures avant de disparaître en 2015⁵⁶. La piperie Salvat de Palalda était encore active en 1932 et la dernière piperie pyrénéenne, située à Bouleternère, aurait fermé dans les années 1960. Les dernières tourneries de Saint-Paul ont fermé dans les années 1980⁵⁷.

CONCLUSION

Les échanges et innovations sont à l'origine de transformations profondes dans la tournerie. Au début du XIX^e siècle le buis pyrénéen est exporté dans le Jura tandis que techniques et savoir-faire jurassiens prennent le chemin inverse. Au milieu du même siècle les Pyrénéens, inventeurs de la pipe de bruyère, apportent leur innovation aux Jurassiens et établissent une position dominante dans

l'exploitation et le commerce de la bruyère. Malgré leur caractère pionnier, les piperies des Pyrénées connaissent un développement limité, sans commune mesure avec celles de Saint-Claude qui parviennent à dominer le marché mondial de la pipe. Mais loin du cliché de l'artisanat rural sans innovation et confiné au marché local, la tournerie pyrénéenne s'est montrée dynamique et innovante pendant plus d'un siècle, tout comme la peignerie et d'autres petites industries⁵⁸. Sa disparition, au milieu du XX^e siècle, tient sans doute moins à la raréfaction locale de la matière première qu'au manque de productivité et de puissance commerciale lié à la petite taille des entreprises et à leur mécanisation limitée, rivalisant difficilement avec la concurrence jurassienne. Enfin et surtout, c'est le développement de la cigarette au détriment de la pipe et le développement de la plasturgie au détriment de la tournerie qui ont été les facteurs déterminants de sa disparition.

* Laboratoire FRAMESPA
(UMR 5136,
Université de Toulouse – Jean Jaurès et CNRS)
gauthier.langlois@univ-tlse2.fr
<http://paratge.wordpress.com>

56. Archives nationales du monde du travail, Roubaix, 178 AQ (ou 1997 077) 081, 086, 091, 221 : catalogues et factures des établissements Monneret-Bès (1925), Paris et Mournet (1923-1937), Pierre Rapidel (1913). Archives de l'Aude, 3 J 1826 : facture Monneret-Bès, 1920. Sur le site de vente en ligne Delcamp on trouve aussi des factures de ces trois établissements ainsi que de la fabrique de sabots et galoches Pascal, fondée en 1876, devenue ensuite Pascal et Bougnol (1932). La société Monneret-Bès, reconvertie dans la fabrication puis la vente de chaussures est inscrite au registre du commerce jusqu'en 2015.

57. Santpanhòls (les), op. cit., p. 68.

58. Evans, op. cit., p. 184. Olivier (J.-M.), « Le foisonnement des petites industries pyrénéennes pendant le XIX^e siècle », *Les chemins de l'industrialisation en France et en Espagne. Les PME et le développement des territoires, XVIII^e-XXI^e siècles*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 351-355.

ANNEXE

Deux espaces muséographiques témoignent de cette aventure industrielle dans les Pyrénées.



Fig. 17 : vue générale de l'espace dédié à la tournerie du musée du Chapitre. Photo : les Santpanhòls

Saint-Paul-de-Fenouillet : le Chapitre

Les bâtiments de l'ancienne abbaye bénédictine devenue chapitre-collégiale abritent un musée d'art et traditions populaires et d'archéologie. Une salle rassemble des outils et documents sur la tournerie (fig. 17).



Fig. 18 : vue générale de l'atelier de tourneur de Puivert. Photo : Musée du Quercorb

Puivert : le musée du Quercorb

À côté de l'Instrumentarium qui évoque la musique médiévale, ce musée présente la vie quotidienne au début du XX^e siècle avec notamment des espaces dédiées aux industries locales. La salle du bois évoque la fabrication des comportes, des chaises, des peignes et présente la reconstitution d'un atelier de tourneur. La salle du fer évoque la fabrication des sonnailles, des bijoux en jais et présente la reconstitution d'une forge (fig. 18).

- ARTICLES -

• Jean Sanègre - Les micro-gastéropodes de la Malepère (2^e partie)	5
• Enrico Cangini, Alain Gaston, Inès Khentous - Les tufs de la Malepère	11
• Gauthier Langlois - Bertrand de Roquenégade, un grand officier de la couronne au service des derniers capétiens directs	31
• Jean-Loup Abbé - Un nouveau visage de Limoux à la fin du Moyen Âge. Les apports d'une archive inédite du monastère de Prouille	41
• Claude-Marie Robion - « Frères ennemis ». Les guerres de religion en Limouxin et en Razès	53
• Claude Marquié - Les ouvriers de l'industrie textile carcassonnaise au XVIII^e siècle	61
• Gauthier Langlois - Autour de l'industrie de la pipe et de la tabatière. Innovations et échanges dans la tournerie entre l'Est des Pyrénées et le Jura (XIX^e- début XX^e siècle)	79
• Bruno de Foucault - Données phytosociologiques collectées lors des sorties du groupe botanique de la SESA durant l'année 2019	95
• Bruno de Foucault, Laurie Beauvils, Max Marty - La sortie phytosociologique du 9 juin 2019 au Milobre de Massac	103

- NOTES -

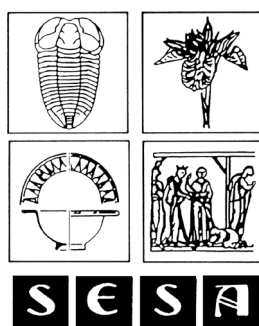
• Régis Aymé - Un vestige d'aqueduc rural antique au Pech en Barto (Aigues-Vives)	113
• Florent Delpech, Guy Rancoule - Un habitat antique et un possible atelier de bronzier à Payrouliès (Alet-les-Bains)	114
• Régis Aymé, Annick Despratx, Sylvain Durand - Vestiges d'habitats et d'inhumations du Néolithique au Moyen Âge sur le site des Gasses à Azillanet (Hérault)	115
• Sylvain Durand, Marie Vallée-Roche - Un probable cimetière de tombes à dalles de la fin de l'Antiquité ou du Moyen Âge à La Caunette (Hérault)	119
• Florent Delpech, Guy Rancoule - Prospections sur l'agglomération antique de La Lagaste. Camp dal Ker (Rouffiac-d'Aude)	122
• Gauthier Langlois - Le sceau et les armes d'Arnaud de Roquette, abbé de Saint-Hilaire (1476-1509)	123
• Langlois (Gauthier), Labrot (Jacques), Aymé (Régis) - Un méreau à compte du XIV^e siècle de la compagnie florentine Pulci trouvé à Conilhac-Corbières	127
• Michel Cau - Jeton de René François de Beauvau, archevêque de Narbonne	133
• Michel Cau - Médailles attribuées à une institutrice audoise	135
• Gauthier Langlois - Un unicum toponymique : Roquenégade, la roche noyée, tranchée ou tuée ?	137
• Gauthier Langlois, Charles Peytavie, Claude-Marie Robion - Le fonds photographique de la SESA	139
• Gauthier Langlois - Un village fortifié déserté : Castelmaure	141
• Michel Cau - Une scène de battage à la fin du XIX^e siècle	147
• Gauthier Langlois - Un épisode de la révolte viticole de 1907 à Tuchan	149



9 770153 917005
ISSN 0153-9175 119 - 35 €

Publié avec le soutien du Conseil départemental de l'Aude, de l'agglomération de Carcassonne, des communes de Carcassonne, Arzens, Capendu, Caux-et-Sauzens, Laure-Minervois, Limoux, Malves-en-Minervois, Montréal, Peyriac-Minervois, Rennes-les-Bains, Saint-Hilaire, Saint-Papoul, Villarzel-Cabardès, Villegailhenc.





**Bulletin de la
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES
DE L'AUDE**

TOME CXX
2020

RECETTES		CHARGES		
70— Ventes	756,40	60— Achats	760,23	
74— Subventions	2434,00	61— Services extérieurs :	Internet	422,62
75— Cotisations	9030,00		Assurances	884,26
76— Produits financiers	366,25	62— Autres serv. ext :	Affranchissements	848,93
77— Encaissement tiers (sortie)	540,00		Publications	12 298,00
			Services bancaires	101,10
			Déplacements, interventions	510,62
		Sorties	640	
Total	13 126,65	Total	16 465,76	
		Solde	-3339,11	

Fig. 9 : Bilan 2019

Bilan 2019

Le compte sur livret paraît important, mais nous gardons le montant d'une publication du bulletin. Le reste de la somme va nous permettre l'édition de deux mémoires (la SESA n'en n'avait plus édité depuis 2014) et le renouvellement des ordinateurs et logiciels devenus obsolètes.

Le vérificateur aux comptes confirme la bonne tenue légale des comptes.

Le rapport financier est approuvé à l'unanimité

Programme du 1^{er} trimestre 2020

Samedi 15 février : Benoît Favennec présentera le résultat de la troisième année de fouilles sur le site de Las Craveiros à Fanjeaux. Suzanne Bezombes évoquera une statue languedocienne du XVI^e siècle, la vierge d'Henri de Joyeuse, madone des Capucins, vénérée sur les cinq continents.

Samedi 21 mars : Journée délocalisée à Saint-Papoul. Organisée avec la commune et l'association des Amis de Saint-Papoul, autour des nouvelles découvertes faites sur l'histoire du village et de l'Abbaye-cathédrale.

Conclusion

Le président présente le livre de Jean-Claude Capéra, « Industries sur la vallée de l'Orbiel », sociétaire de la SESA et président de l'association Patrimoine des Cabardès », premier tome d'une série sur l'industrie dans toutes les vallées des Cabardès.

Une question est posée quant à l'absence de la liste des nouveaux adhérents dans le bulletin 2018. La loi ne le permet plus, sans autorisation explicite des adhérents.

Le président remercie l'assemblée de son intérêt pour les travaux de la société et présente M. Gauthier Langlois, sociétaire et historien qui nous propose communication intitulée : « Autour de

l'industrie de la pipe et la tabatière. Innovations et échanges dans la tournerie entre l'est des Pyrénées et le Jura (XIX^e-début XX^e siècle). »

Annie Lambert, Marcelle Lattes,
Charles Peytavie, Gauthier Langlois

Séance du 18 janvier 2020
Communication de Gauthier Langlois
sur la tournerie



Autour de l'industrie de la pipe et de la tabatière.

Innovations et échanges dans la tournerie entre l'Est des Pyrénées et le Jura (XIX^e- début XX^e siècle).

Gauthier LANGLOIS

Carcassonne - Auditorium de la chapelle des Jésuites

samedi 18 janvier 2020 - 14 h 30



Fig.10 : Pipe de bruyère présentée sur le site américain Racine & Laramie Tobacconist comme provenant de Saint-Claude et datée de vers 1855. Elle est en réalité plus tardive, mais sans doute réalisée avec de la bruyère des Pyrénées

Dans cette première conférence de l'année, Gauthier Langlois s'intéresse à une petite industrie oubliée. Il expose les difficultés rencontrées dans sa recherche : l'absence d'études sur le sujet, la dispersion et la pauvreté apparente des sources. Avec méthode et ténacité, il a cependant réussi à constituer un riche dossier documentaire. Il montre que, dans les Pyrénées, la tournerie et la tabletterie sont des activités très anciennes dont cer-



Fig. 11 et 12 : Extraits du catalogue du marchand Gallet d'Oyonnax (Archive de l'Aude, MS65). Un échantillon de la diversité des productions de la tourmerie jurassienne vers 1800. À gauche, étuis à aiguilles en buis pour les dames, à droite, tabatière de buis pour les hommes. Les tourneries de l'Aude produisaient des objets décrits comme identiques, mais sans doute non peints. Photo : G. Langlois

taines productions telles que le peigne font l'objet d'un commerce international dès le Moyen Âge. Au début du XIX^e siècle, des tourneurs sont présents dans toutes les localités importantes. Dans les villages de montagne, la fabrication de petits objets de tableterie, de tournerie et boissellerie, constitue un revenu complémentaire pour les paysans. Le travail s'effectue dans de petits ateliers. Le catalogue illustré d'un négociant montre la diversité des productions réalisées autour de 1800 dans le Jura et les Pyrénées.

En suivant le destin de marchands et de tourneurs, le conférencier retrace les circuits d'échanges et d'innovation entre le Jura et les Pyrénées. Dans un premier temps, les Jurassiens apportent leurs techniques, permettant le développement de tourneries hydrauliques qui se multiplient entre 1840-1860. Vers 1855, des Pyrénéens inventent la pipe de bruyère, innovation décisive remédiant aux défauts de tous les autres matériaux. D'anciens tourneurs reconvertis dans la vente de buis transmettent cette invention aux tourneurs de Saint-Claude dans le Jura. La production de pipes connaît alors un essor considérable, faisant de Saint-Claude la capitale mondiale de la pipe. Dans les Pyrénées, malgré la multiplication des tourneries hydrauliques, la production pipière reste beaucoup plus modeste. En revanche, les marchands pyrénéens dominent le marché international de la racine de bruyère. Après

les deux guerres mondiales, le développement de la cigarette au détriment de la pipe et le développement de la plasturgie au détriment du travail du bois mettent fin aux piperies et tourneries pyrénéennes.

Après des applaudissements nourris s'ouvre la traditionnelle séquence des questions et réponses. Une première personne dans l'assistance demande si les tabletiers ne se sont pas lancés dans des jeux de dames ou d'échecs. Je n'en n'ai pas trouvé de mention explicite, répond le conférencier. Cependant, des jeux sont mentionnés dans l'impressionnante liste de productions qui figure sur les papiers en-tête des tourneries. C'est donc fort possible. Gauthier Langlois ajoute une remarque sur la difficulté de retrouver de tels objets. Ils ne figurent pas dans les musées et les catalogues de vente aux enchères comme celles de Drouot, à l'exception des objets de prestige. Il n'y a guère que le MUCEM à Marseille, qui a récupéré les collections du Musée des arts et traditions populaires de Paris, dans lequel on trouve ce genre d'objets modestes, mais souvent sans date et provenance précises.

Michel Passelac intervient pour remarquer que si le terme d'industrie est approprié pour Saint-Claude qui emploie au XX^e siècle des milliers d'ouvriers, il faudrait parler d'artisanat pour les petites unités de production des Corbières. Oui, répond le conférencier. La difficulté est de savoir ce qu'on entend par

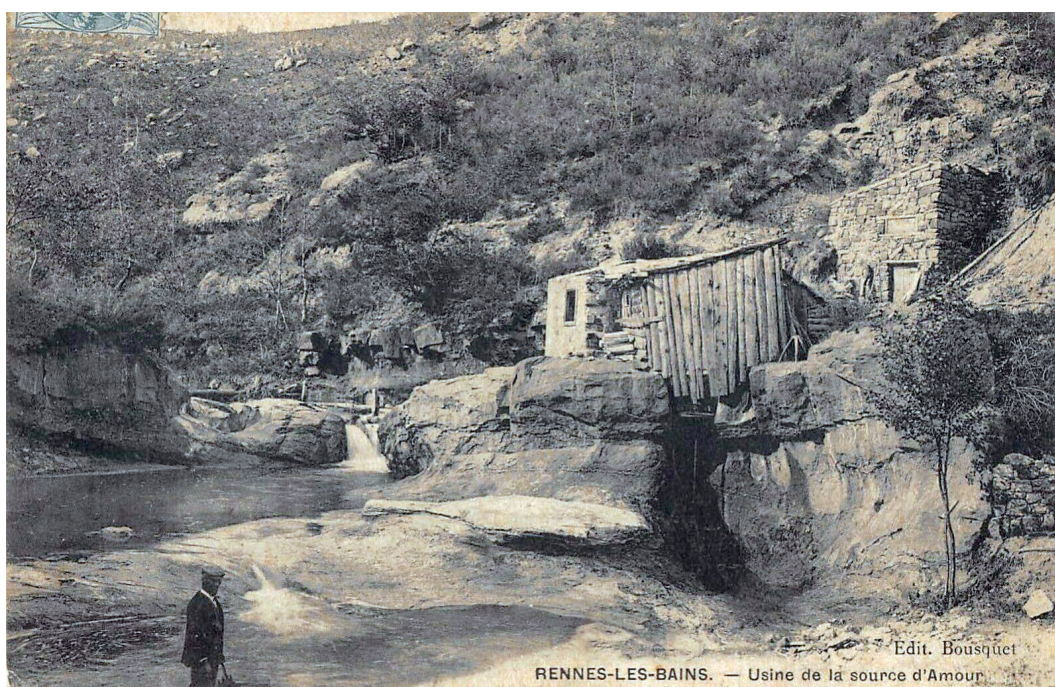


Fig.13 : « Usine » de la source d'Amour sur la Sals, entre Sougraigne et Rennes-les-Bains. Carte postale éditée par Bousquet. Cette tournerie, en activité autour de 1900, est représentative des établissements les plus modestes. Elle pouvait bénéficier de la clientèle de la petite station thermale de Rennes-les-Bains. On aperçoit à gauche le barrage en bois qui dirigeait une partie de l'eau vers un canal passant à droite sous les bâtiments entre les rochers. Le canal se terminait par un coursier alimentant une roue horizontale qui faisait tourner un axe, visible sous le bâtiment de bois. C'est cet axe qui faisait mouvoir le tour. Cette installation est une adaptation du moulin bladier à roue horizontale, le type de moulin le plus commun dans le sud de la France

artisanat ou industrie. La tournerie des Corbières, dispersée et non mécanisée, est, au moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle, un artisanat. Cette activité se concentre et se mécanise ensuite avec l'utilisation de moteurs hydrauliques. Mais on est loin de la révolution industrielle que l'on connaît dans d'autres secteurs avec l'utilisation de la machine à vapeur et de fortes concentrations. L'introduction de la roue hydraulique est très tardive dans la tournerie. Pourtant le Languedoc a été pionnier dans l'emploi de la force hydraulique dans d'autres secteurs : dès le XII^e siècle pour les foulons et dès le XIII^e siècle pour les scieries et les forges.

Un autre membre du public remarque qu'une pipe de bruyère conservée au MUCEM ressemble à une pipe en terre cuite. Oui, répond le conférencier, les premières pipes en bruyères, avant d'avoir la forme classique que l'on connaît encore et qui apparaît vers 1890, imitent les formes des pipes en d'autres matières : terre cuite ou écume de mer.

Michel Passelac demande si l'expression « pipe en bruyère du Brésil » utilisée par un marchand parisien en 1857, ne serait pas liée à l'emploi de bois de Brésil qui a la particularité de ne pas brûler pas et d'avoir la même texture de la bruyère. Non, répond Gauthier Langlois : il n'existe aucune attestation d'emploi de bois venu du Brésil pour la fabrication de pipes. De plus, l'unique occurrence de cette expression est contemporaine des premières pipes en bruyère. Michel Passelac remarque que

les becs des pipes étaient autrefois faits en os, ivoire ou poterie et qu'on produisait de tels becs et des porte-cigarettes en poterie à Castelnaudary. G. Langlois ajoute que les fourreaux de pipes pouvaient être réalisés avec du buis des Corbières.

Jean-Baptiste C. explique qu'au début de sa carrière, le Jura achetait encore du buis dans les forêts de l'Aude et l'Ariège. C'était un marché de niche peu rentable qui a disparu avec le remplacement du buis par d'autres matières. Il ajoute qu'il existe encore un petit artisanat du buis en Catalogne, mais que celui-ci est compromis par la destruction des forêts de buis par la pyrale. À cette remarque G. Langlois répond qu'il en est de même dans le Jura. La tournerie Monneret, numéro un mondial du cochonnet qu'elle produit à plus d'un million d'exemplaires par an, ne sait pas si elle pourra poursuivre son activité très longtemps. Jean-Baptiste C. souligne l'intérêt de la conférence et sa complémentarité avec les recherches de notre sociétaire Éric Fabre sur le commerce du bois. Il souhaite la poursuite de recherches sur ces thèmes. Le conférencier ajoute qu'il faudrait faire de même dans le Jura. Si la tournerie jurassienne a fait l'objet de nombreux travaux ethnographiques, son histoire reste à faire.

Une dame dans le public demande pourquoi l'innovation pyrénéenne n'a pas généré un développement local. Il y a plusieurs réponses. La difficulté à faire face à la concurrence du Jura qui domine déjà le marché de la pipe et de la tournerie avec ses mil-

liers de tourneurs et son excellente intégration aux circuits commerciaux internationaux. Le manque d'investissement : les capitaux se tournent vers la vigne, très rentable, au détriment de l'artisanat et de l'industrie. Le manque rapide de matière première lié à une surexploitation de la bruyère.

Marie-Chantal Ferriol remarque que la conférence lui ouvre des perspectives sur l'histoire du commerce entre l'Aude et le Jura. Elle constate qu'entre 1850 et 1890 le marché des horloges dans l'Aude est dominé par des sociétés jurassiennes. Le conférencier conclut la séance par une dernière remarque : pour suivre les circuits commerciaux, il faut pister les personnes portant un nom étranger à la région. Puis il remercie le public et lève la séance.

Cette communication a fait l'objet d'une publication dans le tome CXIX, 2019, p. 79-94.

Depuis quelques faits nouveaux ont été apportés. L'ancienneté des activités de tournerie et peignerie et leur insertion dans le commerce international sont attestées par le tarif de péage de Narbonne, daté de 1153. Y figure une liste de produits transitant par la ville et le port tels que « charges de buis, poulies (?), hampes de lances (...), coupes en bois, ampoules, écuelles, cuvettes, marmites, peignes, robinets, cuillères, canettes et barils (...) sérans [peignes à démêler le chanvre], quenouilles, peignes [de tisserand] »¹.

Un document de la fin du XIV^e siècle, édité dans ce bulletin par Rodrigue Tréton, atteste de la permanence géographique des centres de peignerie nord-pyrénéens depuis le Moyen Âge². Quelques toponymes conservent des traces de cette activité : en Ariège : la ferme de Penchenier à Montaut ; en Razès : à Limoux la rue des *Pencheniers* (peigniers) qui regroupait les fabricants de peignes, mais aussi les tourneurs, à Bugarach le lieu-dit les Penchégnés, porté sur le cadastre de 1832 à l'ouest du village. L'existence d'un *penchenier* originaire du village voisin de Cubières, Guilhem Bélibaste (vers 1260-1321), confirme l'ancienneté de l'activité dans ce secteur du Razès.

Enfin Rodrigue Tréton a repéré, dans la commune voisine de Sougraigne, l'existence d'une tournerie hydraulique en activité vers 1900, confirmant la densité de ce genre d'établissement dans la région au début du XX^e siècle (voir fig. 13).

Gauthier Langlois

1. « cargas de boys e de capons e de astas de lansas (...) enaps de fust, e ampolhas e escudelhas e concas e olas e penches e canelhas e culheyras e canadas e barrils (...) brostias e canelhas e penches () », Mouynès (G.), *Ville de Narbonne. Inventaire des archives communales antérieures à 1790, Annexes de la Série AA*, Narbonne, E. Caillard Imprimeur, 1871, p. 4-6.
2. Tréton (R.), « L'ordonnance pour les peigniers de Limoux (1390) : un témoignage inestimable sur l'industrie du peigne dans les hautes vallées de l'Aude et de l'Hers à la fin du Moyen Âge », *Bull. de la SESA*, tome CXX, 2020.

SÉANCE DU 15 FÉVRIER 2020 COMMUNICATION DE MADAME SUZANNE BEZOMBES



Fig. 14 : Conférence de Mme Suzanne Bezombes, février 2020, à l'auditorium de la chapelle des Jésuites à Carcassonne. Photo Ch. Peytavie

Mme Suzanne Bezombes, secrétaire de l'Association des Amis de la Ville et de la Cité de Carcassonne (AAVCC), nous propose une conférence intitulée « Une statue languedocienne du XVI^e siècle, la Vierge d'Henri de Joyeuse, Madone des Capucins ». Elle s'inscrit dans le cadre de ses recherches sur l'histoire et la mémoire des Capucins à Carcassonne.



Fig. 15 : Mme Bezombes revient sur la vie d'Henri de Joyeuse. Photo Ch. Peytavie

Il existe à Paris, dans la chapelle de Picpus, près de la place de la Nation, une statue de renommée internationale appelée Notre-Dame de la Paix ou Madone des Capucins. Cette statue du XVI^e siècle, réputée miraculeuse et encore vénérée de nos jours à travers le monde (la cathédrale catholique d'Honolulu lui est par exemple dédiée), appartient aujourd'hui aux religieuses des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration (dites de Picpus). Son histoire est profondément liée à celle des frères mineurs Capucins de Paris mais aussi à celle de la famille de Joyeuse dont on connaît l'importance dans l'histoire de nos pays d'Aude en particulier dans la seconde moitié du XVI^e siècle.